Espagnols en France

Manuel Tuñón De Lara

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1067>

DOI : 10.4000/bhce.1067

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 308-313

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Manuel Tuñón De Lara, « Espagnols en France », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1067>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

Espagnols en France

Manuel Tuñón De Lara

RÉFÉRENCE

Manuel Tuñón De Lara, « Espagnols en France », revue *Esprit*, n° 348, avril 1966, p. 838-847.

- 1 Pour nous, Espagnols, notre histoire depuis deux siècles et demi a été faite en regardant la France, en s'inspirant d'abord de la France. Je ne vais pas redire ici l'histoire de l'Espagne « éclairée », étudiée par le recteur Sarrailh, ni celle de nos écrivains romantiques (Martínez de la Rosa, Rivas, Espronceda) formés en France pendant des années d'exil, et que jusqu'au XX^e siècle tous les courants culturels ont pénétré en Espagne par l'intermédiaire de la France. Je préfère me rappeler mes premières lectures et celles de mes amis d'enfance ; nous admirions les « poilus » de Verdun ou de la Somme (sept, huit ans après les batailles), nous lisions des histoires sur Napoléon, dont la seule faute à nos yeux était d'avoir envahi l'Espagne. Plus tard, quand nous allions au cinéma, nous regardions la vie à Paris dans les « Actualités Gaumont ». À dix ans, je me suis passionné pour le Tour de France, que je suivais dans *Le Miroir des sports* acheté chaque semaine rue Alcalá, dans le kiosque face à l'église des Calatravas. Mes parents encourageaient ce qu'ils croyaient être une bonne méthode pour assimiler le français. Il faut dire que tous ceux qui étaient nés, comme moi, dans des familles de tradition libérale et républicaine, avaient été élevés dans l'admiration de la France, des « principes de 89 », de la Troisième République ; sur les rayonnages de nos maisons, nous voyions des livres en français ; dans des moments solennels, nous écoutions La Marseillaise, considérée non seulement comme l'hymne national français, mais comme un hymne à nous, un hymne de fraternité et de liberté mondiales. (Il est très difficile d'expliquer que nous ressentions toujours les accords de La Marseillaise comme quelque chose « à nous »).
- 2 Faut-il ajouter que le français est la première langue étrangère du baccalauréat espagnol ? Certes, on n'arrivait jamais à le parler, mais par contre, à dix-sept ans, nous

avons pu lire –non sans difficultés, il faut bien l'avouer– Stendhal, Balzac et Hugo. Devenus étudiants, nous lisions avec une certaine régularité des publications françaises et parfois des livres : c'est ainsi que je « découvris » *Jean-Christophe* et *La condition humaine*, et que des textes de Le Fur, Duguít, etc. m'aidaient dans mes études, bien que la formation universitaire à l'époque puisât surtout aux sources germaniques.

- 3 Je suis entré en France, terre d'accueil, laissant derrière moi les trente premières années de ma vie, écoulées dans une Espagne dont la conjoncture historique fut toujours agitée jusqu'à la tragédie. Mais je ne foulais pas une terre inconnue, je ne prenais pas contact avec une culture, un esprit entièrement étrangers. Je gardais en moi mes souvenirs parisiens de jeunesse : le Boul'Mich, les bouquinistes, la perspective de l'arc du Carrousel, l'immense métro, les cinémas où l'on pouvait fumer à l'époque... Je n'oublierai jamais de ma vie la manifestation du 14 juillet 1936, que le jeune homme que j'étais a vue à la Bastille... Quand, après la libération de Paris, je lisais (je dévorais !) des livres et des journaux à l'Institut français de Madrid, quand je revoyais Paris dans les séances des actualités cinématographiques à l'ambassade de France, je reconnaissais quelque chose qui avait pour moi une valeur particulière. Et la France restait, pour le dire avec les mots de don Antonio Machado, « la France libérale, celle de ma famille et même de chez moi, de mon père et de mon grand-père, et même de mon arrière grand-père ; car ils passèrent tous la frontière et ils aimèrent tous la France de la liberté et de la laïcité et la France religieuse de l'affaire... » (Cette France, moi aussi je l'avais regardée de mes yeux de petit enfant, dans notre maison perdue entre les oliveraies de Jaén, dans la lanterne magique achetée par mon grand-père à Paris : la rue de Rivoli, la Concorde, Notre-Dame dans les dernières années du XIX^e siècle, autant d'images qui avaient ébloui ma première enfance).
- 4 Je parle donc des Espagnols en France. Mais lesquels ? Il y a eu la grande vague des exilés de 1939 : les foules harassées, vaincues, sans terre, sans foyer (mais non sans espoir), les femmes qui allaitaient leurs enfants ; les vieillards, les grands blessés qui se traînaient péniblement sur les routes et les sentiers, grelottant de froid et trempés par la pluie (et avec eux notre Antonio Machado, qui mourra le 22 février à Collioure) ; les soldats qui rendent leurs armes mais passent la frontière en rangs de trois, obéissant à leurs officiers. Il y avait don Manuel Azaña, chef de l'état espagnol, qui restera pour toujours (en 1940) sous la terre de France. À quoi bon en reparler ?
- 5 Ensuite, quand la France sort de la nuit de l'occupation, il y a une deuxième vague –à laquelle j'appartiens– qu'on peut situer à peu près de 1945 à 1948. Enfin, depuis 1956, une nouvelle situation en Espagne entraîne une troisième vague, moins grande, d'exilés –très souvent il s'agit d'un exil temporaire–, appartenant surtout aux milieux dits de « la nouvelle opposition ».
- 6 En même temps, il y a le flot immense des Espagnols qui viennent en France à la recherche de travail, notamment à partir de 1960 ; parfois ils atteignent le chiffre de 80 000 par an, sans compter les travailleurs saisonniers. Il y a « la bonne espagnole du XVI^e » (arrondissement) qui est sur le point de devenir un type de folklore ; il y a ces samedis soirs avenue Wagram et ces dimanches rue de la Pompe, sortes d'enclaves espagnoles. Enfin, il y a les étudiants espagnols qui remplissent le Collège d'Espagne à la Cité universitaire, ou qui parfois logent ailleurs.
- 7 Cette vision serait incomplète si l'on ne parlait pas des Espagnols installés en France de vieille date, notamment ceux qui arrivèrent depuis la Première Guerre mondiale, entièrement assimilés, dont les enfants, portant des patronymes espagnols, sont des

citoyens français. Pourrait-on oublier les artistes ? Bien sûr, tout le monde pense à Picasso et à ceux qui sont morts il y a longtemps (Juan Gris, Manolo) ; mais il y a ceux qui ont donné vie à l'école espagnole de Paris depuis quarante ans : les Peinado, Vines (né à Paris), Bores, auxquels se sont ajoutés ceux de 1939 (Clavé, Mentor, Pelayo, Colmeiro) ou les tout récents comme Ortega.

- 8 Il me semble que le problème essentiel qui se pose pour cette immigration est d'abord celui de l'adaptation, puis de l'assimilation, enfin de l'intégration à plus longue date. Sans doute, ils sont nombreux ceux qui sont rentrés en Espagne tandis que d'autres, intégrés entièrement dans la vie française, ne gardent de leur pays d'origine que des attaches sentimentales. Dans les deux cas, ils aident à renforcer les liens entre la France et l'Espagne.
- 9 Ce sont des conditions sociologiques concrètes qui déterminent le destin de ces immigrés, plutôt que des choix faits dans l'abstrait : les professions et les métiers, l'âge des immigrés, leur situation de famille, etc. Il est évident qu'un ouvrier avec un minimum de qualification a plus de chances de réussir, et qu'un jeune homme qui peut profiter d'un apprentissage professionnel assimile plus facilement la langue et les mœurs et finit par se créer une famille en France. L'origine des immigrés compte aussi pour beaucoup ; ainsi, pour de nombreux paysans, le travail dans le bâtiment ou de manœuvre à l'usine signifie une promotion, donc une amélioration de leur niveau de vie.
- 10 Dans les milieux intellectuels, un homme de science ou un technicien a toujours beaucoup plus de possibilités d'adaptation qu'un écrivain ou un historien, pour qui la langue et la réalité socio-historique de sa patrie sont les premiers outils de son métier. Quand il s'agit d'une famille qui a immigré en bloc, sans se disloquer, la langue, les mœurs, les traditions sont conservées plus facilement. Mais au bout d'un certain temps un abîme commence à se creuser entre les enfants (en raison de la langue, de l'école, de leurs amis et camarades, de leurs « centres d'intérêt ») et les parents qui restent attachés au pays d'origine. Je connais des cas où les enfants ne parlent plus l'espagnol et se refusent à le parler avec les parents (d'ailleurs il arrive que les parents parlent un jargon qui n'est plus l'espagnol, mais qui n'est pas du tout le français), ou qui détestent ces *paellas* ou ces *cocidos* qu'adorent leurs parents. Il y a aussi les cas contraires : des couples non seulement espagnols, mais hispano-français, dont les enfants sont bilingues et dont le conjoint français parle un peu l'espagnol¹. Quelles que soient les situations, parents et enfants doivent avoir conscience que la culture et les modes de vie des deux pays ne s'opposent pas et que leur assimilation ne fait qu'enrichir une personnalité. Heureusement, les cas sont nombreux de cette symbiose des deux cultures. Je n'en citerai qu'un, celui de notre ami Juan Marey, Espagnol et Basque, enseignant l'espagnol en France et qui, dans sa poésie, s'exprime ainsi en français :

Je vivrais en Espagne et j'apprendrais à lire en France. [...]
 Je me souviens d'un pont entre mes deux patries. Un jour je l'ai passé dans un courant de balles.
 Et je n'étais pas seul.
 Le torrent de la guerre éclaboussait la France.
- 11 Les attaches sentimentales sont essentielles dans le sentiment national, dans ce qu'on peut nommer « la conscience de la patrie ». On peut vivre mieux matériellement ici ou là, aimer ou ne pas aimer une structure juridique ou sociale, critiquer des mœurs et des habitudes (nous, Espagnols, nous avons la réputation bien méritée de pester contre nous-mêmes). Cela ne change en rien l'attachement à la patrie. Les rapports avec les

compatriotes et avec le pays d'origine, la solidité des liens familiaux, le poids difficilement mesurable des nostalgies et des souvenirs (telle chanson, le parc de l'Ouest de ma jeunesse madrilène, tel ou tel choc émotif des événements vécus), la manière d'assumer en dépit des absences et des chagrins le destin de la patrie, l'amour de ses lettres et de ses arts..., autant de liens auxquels viennent s'ajouter des sentiments créés jour après jour dans le pays d'accueil (chaque rue de Paris, chaque pierre de ses édifices, éveillent déjà en moi un tourbillon d'émotions, car ma vie s'est faite et dé faite là pendant une vingtaine d'années).

- 12 On comprend aisément que les attaches sentimentales soient en rapport direct avec l'âge et que, par exemple, pour mes enfants la question se pose autrement. Leur attachement à l'Espagne a forcément un caractère plus intellectuel que sentimental ; la petite Paloma, à cinq ans, arrivant en vacances sur une plage de la côte basque, demande : « On est encore en France ? » et s'écrie d'un ton soulagé, en entendant la réponse affirmative : « Heureusement ! » Mais tout cela ne conduit jamais à un nationalisme chauvin d'un côté ou de l'autre, mais à un plan plus élevé de compréhension.
- 13 Avant tout, il faut se garder des lieux communs : « les Français sont comme ceci ou comme cela », « les Espagnols sont orgueilleux, passionnés, austères ou violents, jouent de la guitare ou sont des jaloux redoutables. » En vingt ans, j'ai eu toutes sortes d'expériences, positives et négatives, mais le hasard a fait que quelques jours après la lecture d'un article virulent qui dénonçait l'absence de politesse des Français à l'égard des étrangers, j'ai pu vérifier l'extrême gentillesse et l'intelligence des employées d'un important magasin parisien. Parfois, vous êtes tombé sur un receveur de bus insupportable, mais d'autres fois vous en avez trouvé un aussi charmant que ces Madrilènes gais et aimables (et, là-bas, non plus, tous ne sont pas des anges).
- 14 Les Français sont fermés, ils vous regardent toujours en étrangers ? Oui, si vous parlez de quelques familles bourrées de préjugés, ou de quelques médiocres qui existent dans n'importe quel pays du monde. Mais ils sont accueillants, d'une chaleur fraternelle, dans tant de familles simples, chez les universitaires, les syndicalistes, les militants catholiques... J'ai des amis français que j'aime autant que mes amis espagnols.
- 15 La question « ce que vous aimez en France et ce que vous n'aimez pas » n'a donc de sens que pour ceux qui y sont restés deux ou trois ans. Mais pour ceux –comme c'est mon cas– dont les joies et les peines se sont égrenées au long de dix années sous le ciel de France, la question est dépourvue de sens. Comment ne pas aimer ce qui fait partie de votre vie, les paysages dont elle est encadrée, les gens que vous côtoyez chaque jour, avec lesquels vous partagez, que vous le vouliez ou non, la grande aventure de l'existence humaine ? Mais l'amour n'est pas l'équivalent du conformisme, et l'esprit critique se porte souvent sur les êtres que vous aimez le plus. Je sais qu'il faut dépasser une période pendant laquelle les complexes, les *a priori* et les lieux communs des uns et des autres dressent des barrières à la compréhension, mais au-delà de ce « temps de la méfiance » il est évident que ce qui unit est plus fort que ce qui sépare. En outre, je pense souvent à cet essai du père Feijóo, l'un des esprits les plus lucides de l'Espagne du XVIII^e siècle, qui écrivait que le contraste des caractères entre les Français et les Espagnols doit être considéré comme « un trait complémentaire, et servir de stimulant à l'amour et jamais à la haine². »
- 16 De nos jours, on parle souvent de l'Europe ; elle est sans doute une réalité sur le plan de quelques structures matérielles. Elle est aussi une réalité pour ces centaines de milliers

d'Espagnols travaillant dans les pays de l'Europe occidentale et pour ces entreprises qui s'installent en Espagne (bien que, comme Espagnol, je n'aime guère ce triste échange de la main-d'œuvre contre des investissements privés). L'Europe doit signifier aussi le libre dialogue, l'état de droit, le respect de la personne humaine. Toutefois, on ne peut rien bâtir sur l'abstrait, mais sur des réalités précises. Et c'est une réalité que l'ouverture de l'Espagne vers l'Europe s'est toujours faite à travers la France, et que ces affinités hispano-françaises ont été renforcées par des échanges continuels et surtout par le séjour des Espagnols en France depuis un siècle et demi.

- 17 Si en quittant notre patrie nous sommes allés en France et non ailleurs, si nous avons refusé, tout en les remerciant, les offres amicales d'autres pays de notre langue et de notre culture, ce n'était pas seulement parce qu'en France on se sent moins loin de l'Espagne (et cette proximité, qui n'est pas seulement géographique, veut déjà dire beaucoup), mais aussi, je le répète, parce que la France nous était déjà intellectuellement proche, avant de l'être sentimentalement. Quand, à vingt ans, je fus ébloui, en débarquant pour la première fois à Paris, gare d'Orsay (ah ! cet escalier roulant, engin inconnu à l'époque en Espagne !), devant la perspective de la Concorde, la Madeleine, les Tuileries et les Champs-élysées, et que mon ami Cuartera (mort pendant la Guerre d'Espagne), fin connaisseur de Paris, m'amena prendre un « p'tit café-crème et des croissants » rue Royale, je me dis que, faute de vivre à Madrid, j'aimerais vivre à Paris (le destin vous comble parfois !).
- 18 Aujourd'hui, dans la réflexion de l'âge mûr, je pense que la tradition des Espagnols en France explique bien tant d'affinités. A-t-on pensé aux libéraux de la troisième décennie du XIX^e siècle ? Les militaires Mina et Chapalangarra, les hommes de lettres comme Martínez de la Rosa, le duc de Rivas, Espronceda (combattant des « Trois glorieuses » de juillet 1830) emportèrent avec eux, en rentrant en Espagne, le romantisme et un libéralisme renouvelé, tandis que don Francisco de Goya mourait à Bordeaux avant de pouvoir regagner la patrie, et que Manuel Godoy, tout puissant premier ministre du temps de Charles IV, demeura le reste de sa vie à Paris (le cimetière du Père Lachaise garde son corps).
- 19 De son séjour en France, Joaquín Abreu, disciple de Fourier et organisateur du premier « phalanstère » près de Cadix, emporte en Espagne le socialisme utopiste. Le Dr Orfila, professeur à la Faculté de Médecine de Paris et père de la toxicologie, était un Espagnol qui avait dû quitter l'Université de Valence sous la menace de l'Inquisition. Plus tard, à chaque va-et-vient de la politique espagnole, les malchanceux partaient pour l'exil français. C'est à Saint-Denis, dans une modeste maison de la rue Bocage, que vivaient deux futurs chefs de gouvernement : Sagasta et Ruiz Zorrilla, dont le destin sera bien différent. D'autres républicains, tels que Salmerón, passeront des années d'exil en France. Fernando Garrido, l'un des précurseurs du socialisme, vivra en France depuis 1874 et sera collaborateur du *Rappel* de Victor Hugo. Quel Espagnol peut ignorer que notre premier romancier, Pérez Galdós, a trouvé son destin aux bords de la Seine, en découvrant à vingt-cinq ans (1868), chez les bouquinistes, les œuvres de Balzac et de Flaubert ?
- 20 À l'aube de notre siècle. Machado et Baroja ont séjourné à Paris. On dirait que le destin du premier était lié à la France ; c'est à Paris, le 14 juillet 1911, que tombe malade pour ne jamais se relever sa jeune épouse Leonor qu'il adorait ; c'est en France qu'il vient mourir exilé, en 1939 (sa tombe, à Collioure, est aujourd'hui un lieu de pèlerinage et un point de rencontre et d'amitié pour les hommes de lettres espagnols et français).

- 21 C'est en France que le romancier Blasco Ibañez atteindra le sommet de sa popularité et c'est à Menton qu'il mourra en 1928, ne voulant pas rentrer dans l'Espagne de la monarchie. C'est à Paris que nos meilleurs musiciens, Albéniz et Granados, vont vivre et travailler, et que Manuel de Falla fera jouer pour la première fois *L'amour sorcier*. Enfin, nous avons rendu hommage ici-même à l'homme déchiré par l'exil, Miguel de Unamuno qui aimait pourtant passionnément la France : « Ma France, écrivit-il, qui me nourrit dans la chair et dans l'esprit, la résurrection et l'immortalité. » À Salamanque, quelques jours avant de mourir, en décembre 1936, il écrivait encore : « Je rêve à mes jours dans la libre France. »
- 22 Cette libre France avait été le lieu de pèlerinage de l'homme de lettres Manuel Azaña (dont l'œuvre littéraire, obscurcie par le rôle politique qu'il fut appelé à jouer, est malheureusement assez peu connue), aussi bien dans les tranchées pendant la guerre de 1914-1918 que dans le Paris des années 20. Quelle douleur sera la sienne de mourir dans le pays aimé, piétiné par les envahisseurs ! La France fut une terre d'accueil pour les exilés républicains de 1930 (Prieto, le commandant Franco, Hidalgo de Cisneros, Marcelino Domingo). Ils rentrèrent victorieux quelques mois plus tard et c'est alors que la France accueillit aussi des monarchistes qui firent souvent de Biarritz le quartier général de leur conspiration, tandis que le roi en exil, Alphonse XIII, demeurait à Fontainebleau.
- 23 Je ne vais pas insister sur les dernières émigrations, mais il n'est pas possible de passer sous silence les Espagnols qui combattirent dans les rangs de la France libre ou des FFI, les chars des « Espagnols de Leclerc » arrivant les premiers place de l'étoile le jour de la libération, les milliers d'Espagnols restés pour toujours dans l'enfer des camps d'extermination nazis. Il faut dire un mot des hommes de science et de lettres qui trouvèrent en France un refuge et qui y restèrent : le savant Martínez Risco, maître de recherches au CNRS, le poète Quiroga Plá (gendre d'Unamuno), le pédagogue Ontañón, etc. Ils sont tous morts sur cette terre qui était leur seconde patrie ; et je m'en voudrais de ne pas dire un mot de l'une des premières personnalités de la culture hispano-française, nourrie de culture française, travaillant toute sa vie à la recherche des liens historiques entre l'Espagne et la France : Manuel Núñez de Arenas³. Et tant d'autres qui perpétuent cette tradition douloureuse de l'exil : José Bergamín...
- 24 Le Français moyen a des sympathies pour l'Espagne, mais elles sont formées par un mélange d'interprétations exotiques et d'évocations sentimentales. Le tourisme de nos jours, trop superficiel, n'a réussi que très légèrement à améliorer cette connaissance. Interrogez un passant dans la rue. L'Espagne, pour lui, c'est un mélange d'évocations tragiques d'autrefois, des paysages ensoleillés d'aujourd'hui, des courses de taureaux, de la cuisine à l'huile et des moines inquisiteurs. En littérature, il citera probablement Cervantès et Lorca. Mais soudain, c'est le miracle : vous faites quelques pas et vous apercevez des jeunes gens et jeunes filles sortant d'un édifice universitaire. Vous y pénétrez. Tout à coup, vous retrouvez l'Espagne, sa langue, sa culture. Car il y a en France quelque chose que les Espagnols n'apprécieront jamais assez : l'hispanisme, les hispanisants, les sections d'espagnol dans les Facultés des Lettres, avec leurs instituts spécialisés – comme c'est le cas de Paris, de Bordeaux... Pour les Espagnols venant en France, qui ont la chance de fréquenter des milieux culturels, il est impressionnant, cet amour, ce dévouement pour notre culture nationale. Et, malgré notre amour pour la culture française, il nous faut avouer que nous ne sommes pas à la hauteur des hispanisants français, auxquels nous sommes redevables non seulement de

leur science, mais de leur cœur. Un professeur, un agrégé, un simple étudiant français appartenant à la « famille hispaniste » est passionné par l'Espagne, connaît parfaitement ses auteurs classiques et contemporains, ses structures, ses débats. Ce n'est pas une profession, c'est avant tout une vocation. Un Espagnol qui témoigne de sa vie en France ne peut pas passer sous silence l'accueil qu'il a trouvé chez les hispanisants français et l'apport au patrimoine culturel espagnol. Les noms de Marcel Bataillon, de Pierre Vilar, de Charles V. Aubrun, de Noël Salomon, de Pierre Darmangeat, de Jean Cassou, de Jean et André Camp resteront dans l'histoire de la culture espagnole. Avec eux, ceux d'une pléiade de jeunes chercheurs, professeurs, etc. De la même manière, le Centre de recherches de l'Institut d'études hispaniques, le *Bulletin hispanique*, appartiennent à la haute culture espagnole.

- 25 Je dois ajouter le dévouement pour l'Espagne de quelques publications françaises et, en premier lieu, d'*Esprit*. L'amour de l'Espagne, de l'Espagne tout entière, est une tradition qui est née dès ses premiers numéros, avec Emmanuel Mounier, aidé à l'époque par Bergamín et Semprún Gurrea, poursuivie par Albert Béguin et par Jean-Marie Domenach.
- 26 Faudra-t-il écrire un jour l'histoire des Espagnols en France ? Ce serait une tâche de longue haleine, utile à nos deux patries. En attendant, nous sommes là, le cœur partagé ; nous subissons dans la chair et dans l'esprit (et même dans de nombreux aspects de la vie quotidienne, il faut le dire), ce déchirement d'une blessure qui ne se fermera jamais dans nos vies. C'est bien notre destin que nous ne pouvons ni ne devons refuser.
- 27 Une nuit de l'hiver de 1925, don Miguel de Unamuno se croit près de la mort, à Paris. Il prend la plume et écrit :
- Si je tombe ici sur cette terre verte,
Molle et tiède, de la douce France, [...]
Portez mon corps à la steppe austère
Et maternelle, là-bas où elle rejoint le ciel.
- 28 Autrefois, j'ai eu la même impression, et j'ai songé au profil bleu de ma montagne madrilène du Guadarrama. Mais non ! Ici ou là-bas, ou juste aux bords de la patrie, comme Machado. Sans renoncer jamais à la patrie espagnole, sans renier jamais la terre d'accueil. Les deux sont bonnes pour y vivre, pour y travailler... si les hommes sont libres.
- Et quand viendra le jour de l'ultime
voyage, quand le navire, qui ne reviendra
jamais, sera sur le point de partir...
- 29 Peu importe que la terre verte de France ou la terre jaune de Castille nous accueille, si nous sommes restés fidèles à nos amours.

NOTES

1. Des séjours en Espagne encouragent dans ces cas le bilinguisme.

2. P. Benito j. Feijóo, *Antipatía de Franceses y Españoles*.

3. Núñez de Arenas, professeur espagnol et savant, enseigne à l'Université de Bordeaux, tout en étant maître de recherches au CNRS. Pionnier du mouvement ouvrier espagnol réfugié en France de 1923 à 1930, et de 1939 jusqu'à sa mort, en 1951, la plus grande partie de son œuvre a été publiée par les soins de l'Institut d'études hispaniques de la Sorbonne.